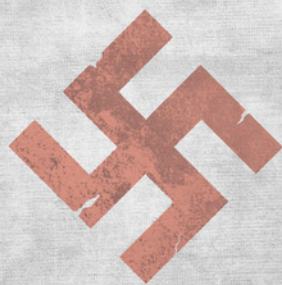


JÉRÉMY WULC



LES
LOUPS-GAROUS
D'ARGENTINE



Pygmalion 

Les Loups-garous d'Argentine

Jérémy Wulc

Les Loups-garous d'Argentine

Pygmalion 

Pour plus d'informations sur nos parutions,
suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
[https ://www.editions-pygmalion.fr/](https://www.editions-pygmalion.fr/)

Pour suivre l'auteur :
Twitter / Instagram / Facebook : @jeremywulc

© Pygmalion, département de Flammarion, 2021.
ISBN : 9782756431215

PREMIÈRE PARTIE

Prologue

Avril 2015

Le soleil se couchait paisiblement derrière la cordillère rocailleuse du mont de l'Aconquija et, d'ici une demi-heure, le cimetière de Catamarca – village paisible situé au nord-ouest de l'Argentine – allait être plongé dans l'obscurité totale.

Comme il le faisait depuis une quinzaine d'années, l'homme alluma une lampe torche et se dirigea vers une tombe bien entretenue devant laquelle trois vieillards patientaient. Sans un mot, il les salua d'un mouvement de tête et posa une gerbe de fleurs sur la stèle qui ne disposait d'aucune inscription à part deux lettres en calligraphie gothique qui, avec les décennies, s'estompaient.

Les quatre personnes reculèrent de quelques pas, puis frappèrent leurs talons simultanément en un geste martial. Le clac résonna plusieurs secondes dans cet endroit calme. Après un moment de recueillement, le petit groupe se sépara. L'homme resta seul devant la sépulture anonyme à se remémorer le passé, son bel âge trop précipitamment mort, trop rapidement vécu. La Seconde Guerre mondiale

lui avait volé sa jeunesse, mais il s'en foutait royalement. Il était heureux d'avoir fait ce qu'il avait fait. Après un vif coup d'œil aux alentours, l'homme se pencha pour essuyer, de sa main gantée de cuir, la plaque de marbre. De son pouce, il enleva les escarbilles qui s'étaient accumulées au fil des mois. Une fois l'inscription nettoyée, il se releva doucement pour admirer la tombe qui luisait dans le faisceau lumineux. Il était temps pour lui de partir. Il coupa sa loupote et quitta le cimetière.

En montant dans sa voiture, il se demanda si sa santé lui permettrait de revenir l'année prochaine.

Paris, février 2017

La pluie qui s'abattait sur la capitale depuis la veille au soir empêchait Arnaud Shimansky de distinguer quoi que ce soit. Malgré l'action effrénée de ses essuie-glaces, rien n'y faisait. Il lui était impossible de conduire dans ces conditions. Il fallait qu'il trouve, rapidement, une place de parking. À travers sa vitre embuée, il repéra un emplacement libre... mais réservé aux personnes souffrant de handicap. Ce qui venait de lui traverser l'esprit était mal – il le savait –, mais s'il ne le faisait pas, il raterait l'enterrement de son grand-père. Inimaginable.

Alors, sans sensibilité ni respect, Arnaud exécuta un créneau et se gara où cela n'était pas autorisé pour des « valides » comme lui. Une fois le contact coupé, il déposa sa carte tricolore sur le tableau de bord. Non pas pour aller au bout de son effronterie mais plutôt pour ne pas se faire enlever sa voiture par la fourrière. Il espérait que ses collègues seraient indulgents avec un flic de la criminelle. Arnaud grogna en jetant un coup d'œil à sa montre, il avait déjà treize minutes de retard ; ses parents devaient être exaspérés.

Il sortit de sa voiture aussi vite qu'un cheval de course pour rejoindre le boulevard Ménilmontant. Au niveau de la rue du Repos, Arnaud pénétra dans le cimetière du Père-Lachaise. La pluie commençait à se calmer.

Il repéra immédiatement sa mère qui l'attendait. Elle s'abritait sous un énorme parapluie noir et tenait Maxime Shimansky, son mari, par le bras. D'un pas rapide, Arnaud remonta l'allée pavée. Il essayait par tous les moyens de ne pas glisser. Ses bottines utilisées une seule fois – lors du mariage de son oncle – possédaient des semelles lisses qui n'adhéraient absolument pas à la pierre, et particulièrement après un déluge comme celui d'aujourd'hui. Il pesta intérieurement. Pourquoi n'avait-il pas mis ses baskets comme il le faisait tous les jours ? La réponse était simple : à cause de sa mère.

— Oh, que tu es beau dans ton costume ! le félicita-t-elle.

— Merci, maman, grogna Arnaud tout en l'embrassant.

— T'es en retard et, devine quoi ? Cela ne m'étonne pas, lui lança, sarcastique, Maxime en le serrant dans ses bras.

— Je sais, papa. La pluie plus les embouteillages... Enfin, je n'ai rien loupé et c'est le principal.

— Laisse-le un peu tranquille, s'il te plaît, souffla Suzanne en fixant son mari d'un regard noir.

— Parce qu'il me faut une autorisation pour taquiner mon fils ?

Maxime prit une nouvelle fois son garçon dans ses bras et lui passa affectueusement la main dans les cheveux qu'il portait mi-longs et mal coiffés, lui donnant un faux air d'Yvan Attal. Une fois libéré de l'étreinte paternelle, Arnaud regarda celui qui avait – et c'était de circonstance – une tête d'enterrement.

— Ça va ?

— Comme un fils qui vient de perdre son père. Mais tu es là. Alors oui, ça va.

Arnaud lui prit la main et, ensemble, ils suivirent Suzanne Shimansky qui se dirigeait vers le lieu de l'inhumation. Arnaud fut surpris par le nombre de personnes présentes.

— Je ne pensais pas croiser autant de monde. C'est qui tous ces gens ?

— Des amis de ton grand-père.

— Je le croyais solitaire.

— Comme un loup, mais même les loups ont besoin d'amis.

— Les loups vivent en meute, papa.

Maxime retira sa main de celle de son fils et s'éloigna vers l'officiant.

Arnaud le regarda marcher seul au milieu de toutes ces sépultures quand il fut secoué d'un doute. Ses parents et lui n'allaient pas dans la bonne direction. Il tira sa mère par le bras.

— On va où, là ?

— Enterrer ton grand-père. Enfin, mon chéri ! Tu as bu ? Pas ce matin...

Arnaud détestait quand sa mère lui parlait avec cette note de condescendance.

— Mais non ! Le carré juif n'est pas de l'autre côté ?

— La dernière volonté de Simon était de changer de religion pour son dernier voyage.

— Hein ?

— Il s'est converti au christianisme à la mort de ta grand-mère pour pouvoir reposer à ses côtés pour l'éternité.

— Pourquoi je n'ai pas été au courant ? s'étonna Arnaud.

— Je pensais que tu l'étais. On ne va pas en faire une affaire d'État. Tu en parleras avec ton père, si ça te perturbe tant. Allez viens, on va être en retard.

Sa mère partit rejoindre son mari. Arnaud la suivit en faisant bien attention aux pavés insaisissables. Il retrouva ses parents au milieu de la foule qui s'agglutinait autour d'un trou dans le sol. Un trou dans lequel son grand-père allait finir.

Le curé débuta une fois que tout le monde fut réuni autour du cercueil. Le discours de l'homme d'Église allait être long, spécula Arnaud ; sa voix de crécelle et son ton professoral lui sortaient déjà par les oreilles. Le flic détestait les cérémonies religieuses et ce n'était pas aujourd'hui que cela allait changer, même pour son grand-père. Arnaud fit, discrètement, un pas en arrière pour s'écarter du cercle. Il fut bloqué par son père qui posa une main sur son bras. D'un regard, son paternel lui intima sèchement de ne pas bouger. Arnaud obéit, à contrecœur, et resta près du cercueil qui reposait sur deux tréteaux de bois brut. Le curé toussa, se racla la gorge, repoussa ses petites lunettes rondes sur son nez et poursuivit son oraison funèbre.

— Nous te disons au revoir Simon Shimansky. Nous te disons au revoir, toi qui as connu l'horreur de la guerre, l'horreur des camps nazis. Nous te disons au revoir, toi qui as connu l'enfer ! Nous te disons au revoir toi qui as choisi de nous rejoindre pour ton sommeil éternel.

Arnaud leva les yeux au ciel et souffla de consternation. Le curé faisait du pathos, rien que du pathos. Il réduisait son grand-père aux camps de concentration alors qu'il avait vécu dix mille vies. Il s'en voulait de ne pas avoir été proche de son papy.

Il prit conscience, à cet instant, qu'il allait lui manquer. L'esprit d'Arnaud se perdit dans ses souvenirs. Il se revoyait s'amuser dans le jardin, assis sur son tricycle rouge à faire des cascades. Il se rappela aussi le plaisir qu'il éprouvait quand il courait avec Bormann – le chien de son aïeul – le long de la ligne de chemin de fer désaffectée. Mais son meilleur moment, c'était quand il...

Dring Dring Dring – Dring Dring Dring – Dring Dring Dring.

Toutes les têtes se tournèrent vers Arnaud qui fouilla avec angoisse dans la poche intérieure de son pardessus à la recherche de son téléphone. Une fois trouvé, il regarda l'écran pour connaître la personne qui le mettait dans cette situation impardonnable. Le numéro de son chef s'affichait. D'un signe discret, Arnaud demanda à son père l'autorisation de décrocher.

— Même dans ces moments-là, tu ne sais pas te comporter, lui répondit celui-ci à voix basse.

Arnaud haussa les épaules. Il était désolé, mais c'était le boulot. Son paternel dodelina de la tête de consternation. Arnaud savait très bien ce que pensait son père, qu'il ne respectait personne, et surtout pas un mort. Maxime se tourna ostensiblement vers le curé, s'excusa de cette interruption inadmissible et le pria de continuer. Arnaud, quant à lui, recula de quelques pas pour s'isoler derrière un arbre afin de discuter avec son chef – que toute la PJ surnommait le Bulldog. Pas la peine de vous faire un dessin ; il était le parfait sosie du chien de race anglaise, trapu, large, compact avec une tête plus grosse que son corps. Arnaud décrocha.

— C'est Kalpo. Tu fais quoi ?

— Je suis à l'enterrement de mon grand-père, je vous en ai parlé hier matin, murmura Arnaud.

— Maintenant que tu me le dis... Mais alors ? Pourquoi tu décroches ? (Kalpo se mit à rire.) Oh merde, Shimansky ! T'es un champion dans ta catégorie. Aucun respect pour rien.

— Vous vouliez quoi ? s'agaça Arnaud.

— Briefing à 14 heures. Je ne sais pas si tu es au courant, mais on a un nouveau ministre. Et ce n'est pas parce que tu es sur la sellette que tu peux y échapper. En plus, il y a des nouvelles directives. Alors ramène-toi au 36 dès que tu peux.

— OK, répondit-il avant de raccrocher.

Arnaud éteignit son téléphone et le fourra au fin fond de sa poche, puis il se replaça à côté de son père. Ce dernier prit soin de l'ignorer.

Dès que la cérémonie fut terminée, plusieurs personnes se placèrent autour de la cavité pour jeter des corolles de roses sur le cercueil de Simon Shimansky. Arnaud attendit son tour. Une fois arrivé devant la tombe, le flic attrapa une poignée de pétales et la lança. Il prit conscience, une nouvelle fois, en apercevant la bière posée à même la terre, que son grand-père ne reviendrait jamais. Cette pensée lui brûla les tripes comme de l'acide. Arnaud s'éloigna la tête basse. Il essuya du revers de la main les larmes qui coulaient sur ses joues. Il ne pleurait pas de chagrin mais plutôt de honte. Comment avait-il pu laisser son téléphone sonner en plein milieu de l'enterrement ? Pourquoi, chaque fois qu'il tentait de ne pas décevoir ses parents, ça foirait ?

En remontant l'allée pour les rejoindre, il croisa deux hommes qui ressemblaient aux vieillards du *Muppet show*. Les cheveux blancs, courbés, marchant à l'aide d'une canne.

Dans le regard des hommes scintillait une flamme de vivacité. Arnaud leur sourit. Les deux vieux levèrent leur chapeau pour le saluer et se remirent à discuter dans un verbe que le flic connaissait et comprenait.

— *Wenn ich denke es ist dank ihm, dass er nicht verhaftet und getötet wurde.*

Le Balto ressemblait à certains troquets que l'on pouvait croiser en se baladant dans les rues de Paris ; un peu vieillot, du lino gris au sol et des banquettes en similicuir usées jusqu'à la corde. L'odeur de la cigarette avait disparu depuis la loi Évin, mais le bureau de tabac, situé à l'entrée, vendait toujours des clopes. Quant au comptoir en zinc, il était pris d'assaut par des habitués qui passaient leur temps à acheter des jeux de grattage en s'accompagnant, bien entendu, d'un petit verre de blanc qui nouait l'estomac comme du Paic citron.

C'était donc dans ce bar que les personnes venues saluer une dernière fois Simon Shimansky décidèrent de finir la matinée. Adossé contre un mur à l'extérieur du Balto, Arnaud tirait nerveusement sur sa cigarette. Son père poussa la porte du bar à l'aide de son dos. Ses mains tenaient deux verres qu'il essayait maladroitement de ne pas renverser. Maxime en tendit un à son fils.

— Je t'ai pris du Perrier.

— Merci.

— Tu fumes ? Je croyais que tu avais arrêté, fit remarquer Maxime.

— Je le croyais aussi, rétorqua-t-il sèchement.

Le père d'Arnaud prit une longue inspiration et lâcha :

— Je ne pense pas avoir besoin de t'expliquer pourquoi tu me déçois.

Arnaud secoua la tête. Il tira une dernière fois sur sa cigarette avant de jeter, d'une pichenette, le mégot dans le caniveau.

— Je suis vraiment désolé. C'était mon boss, j'ai pensé à une urgence, se justifia-t-il.

— Même un jour comme celui-là ? riposta Maxime, les mâchoires serrées.

— Tu sais que je suis dans une période difficile, j'essaye de ne pas trop faire de vagues... À la prochaine erreur, ils ne me loupent pas, répondit Arnaud en levant les yeux au ciel.

La porte du Balto s'ouvrit sur Suzanne. Elle s'avançait d'un pas rapide pour rejoindre les deux hommes de sa vie. Une fois à leur hauteur, elle questionna Arnaud d'un regard soupçonneux sur ce qu'il buvait. Son fils contint une expiration.

— Un Perrier, maman, dit-il d'une voix lasse en lui collant son verre devant les yeux. Tu veux goûter ou tu me fais confiance ?

Sa mère lui sourit. Qu'elle était belle quand elle souriait, pensa-t-il. D'un geste maternel, elle posa une main sur son avant-bras.

— Ça en est où ?

— Je passe en commission de discipline dans quatre jours, mais pour le moment je fais mon job comme si de rien n'était.

— Quatre jours, c'est long...

La main droite d'Arnaud se mit à trembler. C'est ce qu'elle faisait quand le stress lui brûlait les entrailles. Le

pire, c'est qu'il ne pouvait pas l'arrêter. Les tremblements duraient – généralement – quelques secondes. Par réflexe, il enfonça sa main agitée dans la poche de son pardessus. Il ne voulait en aucun cas alarmer ses parents.

— Oui, c'est long quatre jours. Surtout quand ça fait quatre mois qu'on attend, ironisa-t-il.

— Et que va-t-il se passer ? s'inquiéta sa mère.

— Première solution, je suis relaxé de tout ce que l'on me reproche. Deuxième solution, je deviens gardien de la paix. La troisième, je perds mon job sans indemnités, sans rien, sans un merci, sans un au revoir. (Après une longue inspiration, Arnaud enchaîna :) Et toute l'histoire se termine au moment où je me tire une balle dans la tête. BOOM.

Suzanne colla ses mains devant sa bouche puis éclata en sanglots.

— Bravo. Tu peux être content de toi, souffla son père.

— Désolé... mais je n'ai pas choisi ce qui m'arrive.

— Tu n'as pas choisi quoi ? De tirer sur un mec ?

La main d'Arnaud recommença à trembler. L'angoisse montait en lui comme la lave d'un volcan en éruption. Il lui était impossible de gérer les soubresauts et d'arrêter la sueur qui descendait tranquillement le long de sa colonne vertébrale. Il détestait évoquer ce jour où, sans réfléchir, il avait fait une connerie. Cette journée allait rester gravée dans sa mémoire jusqu'à sa mort. Il n'oublierait jamais le moment où il était monté dans sa voiture pour faire sa ronde. En quelques minutes, il s'était trouvé à rouler à fond sur les quais de Seine.

À cette époque, Arnaud et toutes les polices de France pourchassaient sans relâche un jeune homme de vingt-trois ans, fiché S et évadé de la prison de la Santé depuis trois

jours. Arnaud avait tourné dans Paris avec la photo du fugitif accrochée sur son pare-brise en espérant un coup de chance ; un énorme coup du destin qui puisse l'aider à le choper. Pendant deux heures, Arnaud avait roulé, clope au bec et fenêtre ouverte sans rien à se mettre sous la dent, à part les gorgées de vodka qu'il ingurgitait à chaque feu rouge. Arnaud correspondait, et il le savait, à tous les stéréotypes du flic. Alcoolique, seul, pensant être le meilleur et travaillant comme un justicier. Voilà à quoi ressemblait Arnaud : à un cliché.

Ce fut à ce moment-là que le cliché, imbibé de vodka, qui pensait pouvoir défendre, seul, la veuve et l'orphelin était tombé sur un jeune homme qui ressemblait étrangement à la photo scotchée devant lui. Arnaud n'en avait pas cru ses yeux. Il avait même remercié sa bonne étoile.

Après avoir tiré son frein à main d'un coup sec, il était sorti de sa voiture arme au poing et s'était approché, en titubant légèrement, du fugitif qui forçait la portière d'une voiture. Arnaud lui avait braqué son SIG-Sauer SP sans se présenter. Ce n'était pas la procédure, mais dans le feu de l'action... Malgré les nombreux efforts d'Arnaud, ce passage de sa vie était resté flou. Il se souvenait juste du voyou qui avait remplacé la capuche de son sweat sur sa tête et qui avait pris la fuite. Arnaud n'avait pas eu le temps de réfléchir. Il avait appuyé sur la détente et avait tiré une balle dans le dos du fuyard qui s'était écroulé sur l'asphalte.

Arnaud Shimansky, flic à la criminelle depuis treize ans et bourré comme une barrique, venait de tirer froidement, sans aucune sommation, sur un individu en pleine rue de la capitale française. Dans sa tête des questions explosaient : Pourquoi avait-il fait ça ? Pourquoi n'avait-il pas appelé ses collègues ? Dans un sursaut de lucidité, il avait

pris son téléphone pour joindre Billard, son pote et collègue pour l'informer de ce qu'il venait de faire.

— NE BOUGE PAS! J'ARRIVE! avait hurlé Billard dans le récepteur téléphonique. ET RANGE TON ARME, PUTAIN !!!!! lui avait-il ordonné en beuglant comme un malade à l'autre bout du fil.

Arnaud avait remis son pistolet dans son holster et avait attendu les fesses bien calées sur le capot de sa voiture. Il ne fallait surtout pas faire une autre connerie. De loin, il avait regardé le corps sans vie allongé sur le trottoir goudronné et se demanda s'il avait tiré sur le bon. Si ce n'était pas le cas, il allait pouvoir dire adieu à sa carrière. Pour en avoir le cœur net, il avait fait quelques pas vers le cadavre qui d'un coup s'était remis debout pour cavalier comme une jument enragée. Arnaud n'avait pas eu le temps de réagir, il avait juste compris qu'il l'avait raté.

Arnaud émergea de son cauchemar en entendant les amis de son grand-père qui sortaient du Balto pour fumer une cigarette. Les trois hommes parlaient allemand. Pourquoi les quelques personnes croisées à l'enterrement parlaient-elles dans la langue de Goethe? Il n'avait pas cessé d'y penser depuis sa rencontre avec les deux vieillards au cimetière.

— Pourquoi certains amis de papy parlent allemand? interrogea-t-il son père.

Maxime eut un infime mouvement de recul et son timbre de voix changea distinctement.

— Je n'en sais rien. Tu en as des questions... Pourquoi il n'aurait pas le droit d'avoir des copains allemands? Ce sont sûrement des anciens clients de sa galerie...

Arnaud plissa les yeux. Son père lui cachait-il quelque chose? Sentant que le cerveau de son fils bouillonnait de

questions, Maxime lui demanda, pour changer de sujet, s'il pouvait l'aider à vider la maison du défunt.

— Je veux la vendre le plus rapidement possible pour ne pas la laisser dépérir.

— On peut faire ça demain matin ? lui proposa Arnaud.

— OK. C'est parfait, déclara Maxime tout sourires. Faut que j'y aille, reprit-il après un rapide coup d'œil à sa montre.

Le flic prit ses parents dans ses bras et les embrassa affectueusement.

Son père le regarda s'en aller et lui dit, même s'il était trop loin pour l'entendre, qu'il l'aimait.

La pluie avait laissé sa place à un soleil qui chauffait le crâne d'Arnaud comme un brasero sur une terrasse parisienne qui facturait un expresso 4,50 euros. En route pour récupérer sa voiture, il se posait des questions. Son métier lui avait appris à percevoir quand on essayait de cacher la vérité. Et il avait aperçu dans les yeux de son père un éclair de culpabilité ainsi qu'une fraction de nano-seconde de déstabilisation. Que pouvait lui dissimuler son père ?

Arnaud sursauta quand son téléphone se mit à sonner. Il se trouvait immobilisé en plein milieu du trottoir perdu dans les limbes de ses pensées. Dressé sans bouger, il empêchait les gens de circuler, certains essayaient de le contourner tout en proférant des invectives et des noms d'oiseaux. Sa tête tournait, il avait chaud, il voulait enlever son pardessus, ses bottines, sa chemise afin de pouvoir revêtir son éternel pull-over gris, ses baskets New Balance noires et son Teddy American College rouge et blanc. À quarante-deux ans, il s'habillait toujours comme un adolescent. Il prit son iPhone dans sa poche et regarda l'écran. Il sourit en voyant la photo de Loïc Gendere apparaître sur

l'appareil. Au 36, avec son crâne rasé et sa tête toute ronde, tout le monde l'appelait Billard et ce colossal ours d'un mètre quatre-vingt-douze mal léché qui grognait pour un oui ou pour un non était son meilleur ami. Jamais Loïc ne l'avait laissé tomber, jamais il ne lui avait tourné le dos. Même après sa bavure, il l'avait abrité de son aile. Billard avait tout fait pour qu'il ne se retrouve pas au fond du gouffre avec des envies d'en finir. Il se porta garant d'Arnaud tout au long de sa commission en conseil de discipline.

Arnaud avait été contrôlé positif à l'éthylotest après l'utilisation de son arme de service. Sa hiérarchie ne pouvait pas laisser passer ça. Il allait devoir rendre des comptes à ses supérieurs, mais Loïc avait tout fait pour qu'il reste au 36 jusqu'à la fin de la procédure judiciaire. Il avait réussi à garder sa carte mais avait été obligé de rendre son SIG-Sauer SP. Arnaud était toujours flic et cela grâce à Billard. Il décrocha avec le sourire.

— *Kestufou ?*

À entendre la diction de Billard, Arnaud comprit que son ami mangeait son éternel sandwich salami, moutarde, salade de 11 h 30.

— J'arrive, je passe me changer et je suis là.

— *Toutchai kya briechieng tootche a leurche ?*

— Ouais. Un nouveau ministre, ça se fête, répondit Arnaud sarcastique.

Billard déglutit en faisant un bruit de chasse d'eau.

— Il est coriace celui-là... Tu seras à l'heure ?

— Je le serai.

— Et tes parents ? Ils vont bien ?

— Oui, comme d'hab...

Billard reprit une bouchée.

— *À touch'.*

— Juste le temps...

Arnaud s'arrêta net.

— Je dois te laisser, j'ai une urgence.

— *Chalut.*

Arnaud raccrocha et se mit à courir vers sa voiture dont les deux roues avant reposaient déjà sur la camionnette de la fourrière.

— Mais vous foutez quoi?! hurla Arnaud.

— J'embarque une voiture qui se trouvait sur une place réservée, répondit l'homme de la fourrière sans un regard.

— Attendez, je suis flic et...

— Ah ouais? Vous êtes flic? Et vous vous garez sur une place pour handicapé? Super, rétorqua l'homme en applaudissant.

— Vous n'avez pas vu ma carte posée sur le tableau de bord? plaida Arnaud en tentant de conserver son calme.

L'homme secoua la tête.

— Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, mais aux agents qui verbalisent et qui nous appellent. Moi, je fais juste mon boulot. Alors, soit vous payez maintenant pour récupérer votre voiture, soit on se retrouve à la fourrière, c'est vous qui choisissez.

— Combien? riposta Arnaud en sortant son portefeuille.

— 145 euros d'amende, 37 euros pour l'enlèvement.

Les deux hommes se toisèrent. Arnaud respira calmement, il ne voulait en aucun cas que cette situation s'envenime.

— Je vais payer, vous pouvez descendre ma voiture.

— C'est comme si c'était fait, lâcha ironiquement l'homme de la fourrière.

Le truc qui agaçait le plus Arnaud, c'était qu'à cause de ces conneries, il n'allait pas pouvoir passer chez lui pour se changer et qu'avec son costume qui sentait la naphthaline et ses bottines de premier communiant, ils allaient tous se foutre de sa gueule au 36.

À 13 h 35, l'Audi A4 se trouvait – depuis vingt minutes – à l'arrêt sur les quais de Seine. Arnaud voyait bien que cela ne servirait à rien de mettre son deux-tons. Il prit donc son mal en patience. Les Klaxon des automobilistes lui faisaient mal au crâne. Pourquoi les gens jouaient toujours de l'avertisseur sonore en plein milieu d'un embouteillage ? Il souffla de consternation, cela faisait des mois que Paris était encombré et rien ne laissait présager une amélioration. Au loin, l'ombre de la cathédrale Notre-Dame lui fit penser à son grand-père. Il n'avait jamais posé de questions à son aïeul sur sa jeunesse et les terribles années de guerre. Pourquoi ? Il n'en avait aucune idée. Les Klaxon derrière lui le sortirent de ses rêveries. Les quais venaient d'être libérés de toutes les voitures. Il utilisa son gyrophare et fila à toute vitesse tout en priant pour ne pas louper le début du briefing.

Arnaud se gara dans la cour du bâtiment de la police judiciaire trois minutes plus tard. Il mit toute sa force pour monter les trois étages des escaliers en bois qui, depuis le 1^{er} août 1913, avaient vu grimper les plus dangereux criminels, la tête baissée et les menottes aux poignets. Et ce

n'était pas près de s'arrêter, même si le plus gros des effectifs allait devoir plier bagage et emménager dans un bâtiment sans âme et aseptisé de la porte de Clichy. Tout un pan de la mémoire de la police judiciaire française allait être anéanti. Tous les flics qui bossaient dans cet endroit mythique depuis des décennies le pensaient. Mais comme d'habitude, les politiques n'en avaient pas conscience ou alors, c'était plus grave, ils s'en foutaient... Ce fut sur ces pensées qu'Arnaud poussa la porte de la salle de réunion avec cinq minutes de retard. Bulldog, son chef, ne tourna même pas la tête. Son surnom lui allait tellement bien, pensa Arnaud, il ne lui manquait plus que la bave au coin des lèvres.

— Tiens, voilà le fils prodigue, aboya-t-il, toujours sans le regarder.

L'assistance se marra. Billard grogna pour faire comprendre à ses collègues de fermer leur gueule.

— J'ai eu un contretemps, s'excusa Arnaud.

Kalpo fit semblant de ne pas entendre les justifications de Shimansky et continua sur sa lancée.

— Pour les retardataires, je répète. Nous avons un nouveau ministre de tutelle. Et il veut du chiffre et rien que du chiffre. Donc on arrête un mec qui pisse dans la rue, qui jette son mégot sur le trottoir ou qui insulte un flic... Vous voyez le topo ?

Billard prit la parole après avoir avalé un morceau de brownie au chocolat qu'il cuisinait lui-même.

— On fait tout sauf notre taf ? C'est ça ?

— Exactement, Loïc, tu as tout compris.

— On sert à quoi alors ?

— À faire monter la popularité de notre cher ministre.

— Ça devient dingue, souffla Billard avant de gober le reste de son biscuit.

— Je suis d'accord avec toi. Je vous demande donc de faire des rondes régulièrement comme un gardien de la paix.

— Et nos enquêtes en cours ? On en fait quoi ? questionna un fonctionnaire de police au fond de la salle.

— On les gèle pour le moment. Je ne veux pas me fâcher avec la nouvelle administration. Il va y avoir du changement à tous les étages. Ça va péter de partout, je peux vous le confirmer. (Bulldog frappa dans ses mains pour terminer la réunion.) Bon, les gars, je compte sur vous pour m'aider, OK ? Shimansky dans mon bureau dans cinq minutes.

Bulldog sortit en claquant la porte.

Le silence plombait la pièce comme les profondeurs de l'océan. Aucun membre de l'équipe ne voulait faire de la figuration à la PJ. Schneider, vieux flic d'une cinquantaine d'années, jamais rasé, jamais aimable et jamais content, atomisa Arnaud en une phrase :

— Hey, Shimansky ! Tu reviens d'un enterrement pour être fringué comme un adulte ?

Tous les flics, sauf Billard, se mirent à rire. Non pas pour la blague, mais parce que cela faisait du bien de rigoler pour essayer de faire redescendre la pression.

— Ouais, connard. Je viens d'enterrer mon grand-père, lâcha Arnaud sans un sourire avant de lui aussi quitter la pièce.

C'est curieux la météo, médita Arnaud. Ce matin, il pleuvait à verse et là, en début d'après-midi, le soleil rayonnait. Cela donnait à ce mois de février un éphémère air de juillet. Les terrasses en face du 36 étaient bourrées de touristes qui profitaient, en polo à manches courtes et lunettes aux verres foncés, de cette éclaircie temporaire. Paris restera toujours Paris, constata Arnaud en allumant sa deuxième cigarette. Cela faisait vingt minutes qu'il s'était réfugié sur le toit du bâtiment. Assis sur la tôle chauffée par le soleil, il pensait à sa vie. Qu'avait-il loupé ? Où cela avait-il merdé ?

Sa chemise lui collait à la peau, la sueur perlait dans son dos comme les chutes du Niagara. Même gosse, il n'avait jamais aimé porter des chemises. Il se souvint des crises qu'il faisait quand sa mère lui courait après pour lui en mettre une – pas une claque, hein, une chemise. Chaque fois qu'il en enfilaient une, il avait la sensation d'étouffer, de ne plus pouvoir bouger, un vrai calvaire. Alors, à l'adolescence, il s'était promis de ne plus jamais en mettre de sa vie. Aujourd'hui, il avait rompu ce pacte personnel pour faire plaisir à sa mère.

La porte qui donnait sur le toit s'ouvrit dans un grincement qui ressemblait au cri d'un chat qu'on égorge. Billard, un

sachet de fraises Tagada à la main, vint, sans parler, s'asseoir à côté de son pote. Arnaud engouffra sa grosse paluche dans le paquet que Billard lui tendait. Ça tombait bien, il avait – à ce moment précis – une énorme faim de sucre. Il enfourna la dizaine de bonbons dans sa bouche avec un sourire béat. Billard le dévisageait du coin de l'œil puis ouvrit le bal :

— Alors ?

Shimansky savait parfaitement ce que voulait apprendre son ami. Arnaud prit tout son temps pour mastiquer et avaler ses fraises acidulées. Il repensa à la conversation qu'il venait d'avoir dans le bureau de Bulldog. C'était informel, lui avait-il dit, ajoutant que ce n'était pas de son fait, qu'il ne fallait pas qu'il lui en veuille, bla-bla-bla... Arnaud avait cessé d'écouter son chef. Il avait juste retenu quelques bribes de phrases. Bulldog lui avait expliqué rapidement qu'avec le bordel généré par le déménagement du 36 dans le 17^e et le changement des grands manitous à la tête de la police française, son conseil de discipline ne pourrait pas avoir lieu avant un bon mois, le temps que toute la nouvelle administration s'installe et se mette à jour sur les dossiers. Arnaud était soulagé. Il allait pouvoir travailler sans avoir une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Mais son soulagement fut de courte durée. Bulldog ajouta :

— Alors, pour calmer le jeu, à partir de lundi 17 heures et ce jusqu'à nouvel ordre, nous te relevons de tes fonctions de lieutenant de police. Tu n'es plus le coéquipier de Billard, tu ne retournes plus dans la rue. On va te trouver un joli petit bureau dans lequel tu taperas des rapports ou au mieux, tu prendras les plaintes que les agents du rez-de-chaussée ne pourront pas assurer. Si ta question c'est : pourquoi lundi 17 heures ? Je te répondrai que je n'en sais strictement rien... C'est le nouveau *big boss* qui a choisi.

Voilà. Lundi fin de journée, tu déposes ta carte et on te donne un badge d'accès et surtout, tu laisses ton flingue à la balistique, ha bah non, je suis con tu n'as plus de flingue. (Bulldog lâcha un rire gras.) C'est tout bon pour toi ? Ah non, c'est pas tout, j'allais oublier un truc important... Jusqu'à lundi, tu es en repos. C'est bien compris ?

Arnaud avait acquiescé sans broncher. Que pouvait-il faire ? Il avait merdé et il fallait qu'il paye.

— Oh, l'enculé!! vociféra Billard après avoir écouté Arnaud. Y a sûrement un recours ?

— Aucun. Tu le sais aussi bien que moi. Ils veulent me tuer à petit feu ou alors, ils attendent que je démissionne... Ils ne peuvent absolument pas me virer, ça la foutrait mal.

— Et tu vas faire quoi ? s'inquiéta Loïc.

— Jouer au flic au chômage pendant les quatre-vingt-seize heures qui me restent et après on verra ce que la vie me proposera... C'est con, je ne sais pas écrire à la machine, plaisanta Arnaud les yeux dans le vague.

Sans se parler, les deux copains finirent le paquet de fraises Tagada en regardant les touristes qui prenaient des photos de leur ville qu'ils aimaient et qu'ils protégeaient.

Arnaud souriait fièrement en quittant l'autoroute A13. Il avait promis à son père d'être à 10 heures précises devant la maison de Marnes-la-Coquette et le GPS l'informait, en temps réel, qu'il arriverait avec une avance de huit minutes. Son paternel ne pouvait être que satisfait. Pour une fois, son fils n'allait pas le décevoir. Après son ingurgitation de fraises Tagada, Arnaud avait travaillé comme un acharné pour trouver un moyen de passer outre sa mise à pied. Mais cela avait été un échec. Il devait se faire une raison. Sa vie de flic allait se terminer dans trois jours. Et cela lui foutait la rage. En roulant en direction des Yvelines, Arnaud espérait se vider la tête en même temps que la maison.

Une fois sur place, Arnaud se gara, comme il l'avait toujours fait – à cheval sur le trottoir – et descendit de son véhicule en pressant le pas pour rejoindre son père qui l'attendait devant le porche.

— T'es pas rentré ? s'étonna Arnaud.

— Non... J'avais peur de me faire submerger par mes souvenirs.

Arnaud posa tendrement sa main sur l'épaule de son père. Puis, il poussa le portail qui grinça comme à son